

Débuts d'un missionnaire chez les Esquimaux de la Baie d'Hudson

(Extrait d'une lettre du R. P. H.-P. DIONNE, à ses parents.)

Et voilà donc une première année passée chez les Esquimaux, année des plus difficiles pour moi, puisqu'il fallait m'initier à la langue et faire l'expérience personnelle de beaucoup de choses nouvelles à la fois. Tout de même on n'en meurt pas ! La glace est cassée maintenant ! Il reste à déblayer le chemin, à scruter davantage les secrets de la langue pour arriver à la maîtriser plus facilement afin de faire du bien aux âmes.

Parler l'esquimau, c'est bien le premier devoir qui saute aux yeux du missionnaire en arrivant ici. Mais c'est tout un problème. Rien dans cette langue, qui ressemble à la nôtre. L'Esquimau, n'ayant rien vu autre chose que son pays de neige et glaces éternelles, s' imagine facilement que tout le monde parle ou du moins devrait parler sa langue. Sa vie errante, au jour le jour, au petit bonheur, ne permet pas toujours au jeune missionnaire, qui s'acharne à vouloir parler comme lui, de le rencontrer et de converser avec lui. Encore, si ceux qu'il parvient à rencontrer essayaient de parler avec lui, mais le plus souvent le rire et la moquerie sont votre partage. Quant à moi, je tâche d'inventer toute sorte de petits stratagèmes pour les faire parler et rire à leur goût, fût-ce même, à mes dépens ; comme cela, j'ai toujours la victoire et le dernier mot, car je me retire du combat avec quelques notes de plus dans mon vocabulaire. C'est un bon moyen que celui-là, je pense. Mais, malheur au missionnaire qui s'impatiente, qui manifeste du mécontentement, on se moquera davantage, on le fuira comme dangereux. Il faut donc tout endurer avec patience.

Il y a pourtant des roses au milieu des épines ; et je dois ici beaucoup de reconnaissance au vieil « Angu-

timarik » pour les services qu'il m'a rendus dans l'étude de l'esquimau. Je m'en suis fait une espèce de professeur. Ce bon vieux, très habile chasseur, est cependant encore païen, mais bien disposé envers notre religion et dévoué pour les missionnaires. Il a bien un peu la prétention d'être seul à parler la langue de ses pères (les autres ne parleraient que jargon) et il a d'autres théories, mais pour moi je tire profit de cette dernière pour apprendre la langue.

Au mois de décembre, il m'arrive. J'étais alors environné d'esquimaux, qui riaient et répétaient, en se moquant, toutes les bonnes choses que j'essayais avec peine et misère de leur dire. Le bon vieux devina vite la situation embarrassante où je me trouvais. Lui-même les laissa faire quelque temps, puis à la première occasion propice leur fit des reproches sévères. « Vous voyez bien que ce père veut apprendre à parler comme les Esquimaux et vous vous moquez de lui. Vous n'êtes pas de vrais Esquimaux..., etc... »

Ce fut fini, sa semonce porta ses fruits, les mêmes qui s'étaient moqués de moi, revenaient, mais plutôt pour m'aider à parler comme eux.

Vous prierez donc avec moi pour la conversion de ce cher Angustimarik ; il vient quelquefois prier comme nous. Il sait son catéchisme, sa femme étant une fervente chrétienne. Il n'ose pas cependant demander le baptême, parce que, s' imagine-t-il, il aurait de la difficulté à demeurer un vrai Esquimau ! Mais plutôt c'est la grâce spéciale de la conversion qui lui fait défaut. Demandons-la pour lui au bon Dieu.

Mon premier voyage en traîne à chiens.

Au mois de février, mon premier voyage en traîne à chiens. J'avais en vue de changer les idées, de me reposer des études assez monotones de la langue et d'apprendre à commander et à conduire seul les chiens esquimaux. L'excursion visait aussi la chasse à la perdrix à « Kurgluktok ». Je m'appareillai donc. Le froid était des plus intenses, quoique le temps fût beau. Les chiens

filaient leur trot, si bien qu'à midi je résolus de passer outre Kurgluktok et aller camper plus loin. J'avais une sorte d'élévation en vue, je décidai de l'atteindre ; mais mon peu d'expérience du grand Nord ne me mettait pas en garde contre les effets du mirage, en sorte que le point que je pensais atteindre vers 4 heures était encore aussi loin de ma vue qu'il me le semblait en laissant Kurgluktok. L'obscurité se faisait plus grande ; je filais quand même. Ce ne fut qu'à 7 heures que je parvins au point désiré. Heureusement, je me trouvais dans le ravin d'une petite rivière ; il y avait là beaucoup de neige ; je m'empressai de construire un petit iglou pour moi et de percer un grand trou dans la neige pour les chiens, car il s'annonçait une poudrerie.

Le froid pinçait, mais coûte que coûte, je devais passer la nuit là. Le mauvais temps empêchait la lune d'éclairer, et la poudrerie m'aveuglait, pendant que dans la noirceur je travaillais à ajuster des morceaux de neige pour mon iglou.

Dans ces conditions, j'ai dû travailler plusieurs heures avant de fermer le dernier trou par lequel je m'étais introduit comme dans un tombeau pour passer la nuit. Je tirai ma montre ; il était 11 heures ; j'avais bien faim ; mais j'avais encore plus froid ; en sorte que je me contentai de manger une galette esquimaude, avant de donner mon cœur au bon Dieu et de m'entortiller tant bien que mal dans mon sac en caribou.

Vous dire si j'ai dormi, c'est assez difficile ; la grande fatigue et le froid ne favorisaient pas cette réconfortante besogne ; j'ai plutôt médité. Je pensais à tant d'autres missionnaires ensevelis comme moi dans les glaces, aux chers missionnaires d'Afrique, de Chine et de Ceylan, qui, au contraire, ne devaient pas dormir cette nuit-là, à cause de la grande chaleur ; je pensais à vous tous, chers parents, bienfaiteurs et amis, qui, sans doute, deviez vous demander où je me trouvais ce soir-là ; je pensais aux riches de la terre qui dorment dans des lits moelleux ; aux pauvres et spécialement aux chômeurs, qui doivent aussi passer un hiver bien pénible.

Vers 5 heures et demie, le firmament s'éclaircit. Je pus entrevoir les premiers reflets de l'aurore. Je me levai donc, j'allumai avec peine et misère ma petite lampe à pression, fis une courte mais fervente prière au bon Dieu. J'étais vêtu en peau de caribou, mais gêné dans mes mouvements j'étais envahi par le froid qui menaçait de me geler les mains et les pieds. Vite un court déjeuner, puis enfonçant la porte, j'allai voir où j'avais passé la nuit. L'endroit était pittoresque. Pour me réchauffer, je hachai des morceaux de morse aux chiens : ceux-ci très affamés mordaient avec rage dans cette viande gelée. J'eus vite fait de les atteler et le départ ne se fit pas attendre. J'ai dû courir longtemps avant de pouvoir me réchauffer. De retour à Kurgluktok, j'y ai vu quelques perdrix, mais il était tard, je me hâtai de repartir afin d'arriver à la Mission avant la pleine noirceur.

Certes, cette excursion n'avait pas été sans quelques misères, mais je ne regrettais pas les peines qu'elle m'avait coûtées, puisqu'elles me préparaient à une autre excursion plus longue que celle-là, mais aussi plus apostolique.

La course aux âmes.

Depuis longtemps, en effet, je parlais à mon compagnon d'apostolat d'une visite que je voulais faire aux Esquimaux, tous campés à Nuriarock pour l'hiver, à plus de 35 milles de la Mission. Le Père MASSÉ ne cessait de m'encourager dans ce sens. Il devenait aussi nécessaire d'aller voir ces pauvres gens avant la grande fête de Pâques, afin de les bien préparer à cette solennité. De mon côté, je ne demandais pas mieux que d'aller prier avec les Esquimaux. Le dimanche de la Passion fut choisi pour cette visite. Mon but était d'aller passer le dimanche avec eux, dans leurs iglous et de leur distribuer autant que je le pourrais le pain de l'Evangile. Je n'étais pas sans savoir qu'une semaine passée seul avec les Esquimaux me les ferait connaître davantage, et surtout me donnerait une consolante pratique de la

langue : une fois pris, il faudrait bien que je sorte du trou. Je confiai le succès de mon voyage à notre divin Sauveur, et me plaçai sous la protection de sa sainte Mère et du grand saint Joseph.

Les préparatifs du départ étant faits, je dis ma messe, pris mon déjeuner, puis m'empressai d'atteler les chiens, afin de partir en même temps que Nicolas, un Esquimau, mon guide.

Malheureusement, Nicolas partit avant moi et il me fallut faire le voyage seul. Après bien des vicissitudes j'arrivai à Nuriarock.

Aussitôt, les Esquimaux sortirent de leurs iglous, tout surpris de me voir arriver par un temps semblable.

Le vieil Antoine m'invite à entrer dans son iglou. Je rampe alors à quatre pattes sous les deux porches, puis me redresse face à face avec quatre familles d'Esquimaux presque perdus dans une demi - obscurité. Je multiplie les poignées de mains, les questions pleuvent de part et d'autres : « As-tu froid ? Quand es-tu parti ? As-tu pris du thé en chemin ? Quand vas-tu repartir ? etc... » Je réponds à tout ce que je peux avec les quelques mots de mon répertoire, tout en enlevant mon « koluktar » ; me voilà enfin assis sur le lit de glace d'Antoine, on fait cercle, encore une foule de questions... Je distribue quelques biscuits, on récite le *Benedicite* et les tasses à thé se remplissent... Tout le monde est content. Comme c'est la première fois que j'entre dans un iglou, j'ai les yeux ouverts sur tout, le crucifix pendu au mur de glace, la lampe à l'huile de phoque, le grand lit de neige qui divise en deux la maison de neige, le plancher de glace noirci par le sang de phoque, la cendre de pipe, la viande sanglante déposée un peu partout sur des morceaux de glace, et le reste et le reste... Les petits enfants barbouillés se débattent au milieu de tout cela avec de jeunes chiens, que je pensais noirs mais qu'on m'affirme être blancs de naissance : le bonheur semble cependant être le partage de toutes ces bonnes gens. Je tâche de les intéresser de mon mieux sur des sujets de piété, ce qui paraît répondre à leurs désirs.

Comme il est déjà tard et qu'on a besoin de sommeil,

j'entonne la prière du soir. Antoine m'a laissé un espace au milieu du grand lit de neige. J'y introduis mon sac à coucher, puis me couche, pensant bien dormir. Mais la grande fatigue et le thé fort que je viens de prendre m'empêchent de fermer l'œil durant toute la nuit.

Vers cinq heures, les cris et les pleurs des enfants éveillent toute la maisonnée, tous se lèvent, on fait les préparatifs pour la chasse au phoque, je récite la prière du matin avec eux, on chante quelques cantiques, puis un petit déjeuner, et vite, tous les hommes se dispersent sur la mer pour chasser le phoque.

Je demeure seul avec la maman et les enfants.

Dans l'après-midi, je rends visite aux autres familles, tant catholiques que protestantes et païennes, groupées sous une dizaine d'iglous ; bon accueil partout. Un groupe d'enfants me devançant et portent la nouvelle de mon arrivée d'un iglou à l'autre.

Le soir les hommes reviennent de la chasse mais n'ont pu tuer que quelques phoques. Je me garde bien de prendre le thé trop fort ce soir là. Aussi la nuit est ronde, et reposante.

La messe sous l'iglou.

A six heures, je suis levé et commence à préparer mon autel pour la messe du dimanche. Les Esquimaux des alentours ont été invités et tout ce monde s'amène de bonne heure. L'iglou d'Antoine est vite rempli de ces pauvres gens qui ouvrent de grands yeux sur tout ce que je fais. Je garnis l'autel de mon mieux. Tout est mis à contribution : images, statuettes, médailles, chapelets, rien n'y manque. Les liturgistes trouveraient peut-être à redire, mais à ma place, ils feraient probablement comme moi. Pour le moment, il s'agit d'impressionner, de frapper les sens. Nous sommes ainsi faits que la foi entre par nos yeux et nos oreilles, et Dieu sait si cela est vrai, surtout de nos sauvages qui « dématérialisent » difficilement !

Le bon Dieu cependant nous réservait une bien dure épreuve. En tirant du fond de ma « sacristie portative »

ma bouteille de vin, je m'aperçois qu'elle est vide, complètement vide. Ne faites pas de jugement téméraire, s'il vous plaît. Mes hôtes ne sont point cause de l'incident. C'est l'effet de mon trajet mouvementé de l'avant-veille. Les aspérités du chemin et le cahotement continu de la traîne en ont fait sauter le bouchon pourtant bien ajusté. Les Esquimaux comprennent de suite l'impossibilité d'avoir la messe et gémissent avec moi sur cette mésaventure. Je leur explique ce qui s'est passé, puis continue quand même à orner mon petit autel avec des images et des objets de piété. A défaut de messe, nous chantons des cantiques et prolongeons la prière du matin.

Premier sermon en esquimau.

Je les convoque pour une autre réunion de prière et de chant, au cours de l'avant-midi ; tous se rendent encore à l'appel ; on prie d'un grand cœur, et les cantiques composés dans leur langue rendent louange à Dieu tout en faisant tressaillir les murs de neige qui nous entourent. A l'issue de cette réunion, je leur lis l'Evangile et leur parle pour la première fois publiquement en leur langue. Tous m'écoutent avec intérêt et surprise. Ils semblent contents et fiers d'entendre parler du bon Dieu. On vient me remercier après l'office. « Kujannamiki Aksualuk ! Merci, merci beaucoup ! »

Un banquet en mon honneur.

On veut faire plus encore. La veille, on a tué trois phoques, c'en est assez pour un petit banquet en mon honneur ! J'assiste alors à une scène à laquelle je ne m'attendais pas, mais à laquelle je suis heureux de prendre part. Tous se groupent près du grand lit et autour de l'iglou : on fait entrer de la neige pour renouveler le plancher, ensuite entrent les phoques. On les installe sur le plancher, et un Esquimau est désigné pour jouer de la hache là-dedans. Il « débite » aux convives de beaux morceaux de viande. En un rien de temps

toutes les bouches sont pleines, débordent même, car l'Esquimau coupe à mesure près de sa bouche avec son grand couteau, les morceaux de viande trop gros, qui ne peuvent entrer complètement. Je prends particulièrement intérêt à voir les petits enfants se débattre au milieu de cela. Ces pauvres petits, aux joues rouges comme la viande crue qu'on leur sert, se disputent les « grenailles », et j'en vois plus d'un croquer avec appétit des morceaux gelés.

Le banquet terminé, nous remercions le bon Dieu, et je sors ma petite « musique » automatique et des jeux de patience.

Le retour à la mission.

Deux jours après, ma visite était achevée. Nous partons de bonne heure le matin pour arriver le soir assez tard à la Mission.

En terminant, j'aimerais à vous raconter ma chasse aux œufs à Kidluak, au mois de juillet ; mais je m'arrête pour ne pas trop dépasser la mesure. Sachez cependant, que je suis allé passer trois semaines avec un petit Esquimau sur la pointe marécageuse de Kidluak.

Continuez de prier avec moi pour la conversion de nos chers Esquimaux, qui prient eux aussi tous les jours à vos intentions...

Henri-Paul DIONNE, O. M. I.,
Missionnaire à l'Ile de Southampton.

